

*Poésie, horreur et humanisme; la conscience du médecin, entre espoir et désespoir.*

*L'océan de mes vagues secrètes*

Ce qui m'a amené à lire ce livre, peut sembler naïf et surfait : je voulais savoir quelle poésie sortirait des tripes d'un médecin urgentiste. C'est une manière de dire un peu crue, car je ne pense pas que la poésie doive nécessairement venir des tripes ou du cerveau ni que l'inspiration poétique reflète la profession, ni même qu'il y ait une différence fondamentale entre poésie viscérale et poésie cérébrale.

Mais peu importe ce qui m'a amené personnellement à le lire. Mieux vaut écouter directement la voix de Frédéric Thys, médecin urgentiste auteur de *L'océan de mes vagues secrètes*, recueil de poèmes publiés récemment chez Memory-Press (Erezée)

*Siphon*

*Ma vie siphonne au goulot de l'injustice  
A l'horizon des mille et un supplices  
Jadis, hier, tout à l'heure, un solide gaillard  
Bientôt, demain, seul dans le noir.*

*Je refuse, me bats, me révolte et je plie  
Après avoir tenté une vaine ruade  
Mais tout soudain devient maussade  
Elle a gagné, la terrible maladie.*

*Reste une goutte de vie dans l'entonnoir  
Une lumière, mon cœur s'arrêtera ce soir  
Absurde, inexorable répétition vaine  
Depuis des siècles de l'épopée humaine.*

Revenons 130 ans en arrière, pour nous pencher sur qu'écrivit un autre médecin, Henri Cazalis, ami et correspondant assidu de Mallarmé, dans *Le Livre du Néant*, (L'illusion)

« S'il n'y avait au fond des choses, unité de substance, jamais la matière ne pourrait agir sur la pensée, ni la pensée sur la matière. La matière n'aurait d'action que sur la matière, et la pensée que sur la pensée ».

Cela peut sembler bien banal, et peut-être même faux, car rien ne permet de penser que les choses ne puissent avoir d'effet les unes sur autres que s'il y a identité de structure ou de substance entre elles. Y a-t-il identité de substance ou de structure (dans le sens où on l'entend généralement) entre le vide et le plein ? Ce n'est peut-être qu'une analogie, mais voyez le tourbillon violent qu'un vide provoque dans un récipient plein d'eau.

Ce que ce médecin et poète symboliste a écrit là peut sembler banal et désuet de nos jours, mais à une époque où les esprits étaient encore fort imprégnés par la notion de séparation de l'âme et du corps (le dualisme cartésien), ce l'était moins. Il me semble important que ce soit un médecin qui l'ait écrit, dans le cadre d'un essai sur le Voile de la Maïa, déesse orientale de l'Illusion, que j'ai trouvé à la fin de mon édition de son *Livre du Néant*.

Les médecins lorsqu'ils sont intéressants, c'est-à-dire lorsqu'ils sortent vraiment du lot, lorsqu'ils émergent, sont *vraiment* intéressants. Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Un médecin se distinguant par l'originalité et la singularité de son intelligence devrait-il être plus intéressant qu'un ingénieur sortant également de l'ordinaire ? Tel a priori favorable à une chose ne se fonde-t-il essentiellement sur un préjugé négatif à l'égard de toutes les autres ? Peut-être bien, oui. Je serais bien incapable de justifier rationnellement une telle idée (à laquelle je ne tiens d'ailleurs pas plus qu'à une autre). Je ne suis pas le seul à l'avoir émise, certainement pas le premier, et ceux qui me l'ont communiquée ont davantage d'expérience de la vie et des gens que moi, de telle sorte que mon inclination personnelle se soutient de la crédibilité de ceux avec lesquels je pense la partager.

Le médecin serait mieux placé que quiconque pour se rendre compte de la précarité humaine, accusant l'ineptie grotesque de toutes ses ambitions. Toujours dans *Le Livre du Néant (Pensées douloureuses ou bouffonnes)*, Henri Cazalis écrit :

« La Nature a parfois de bien méprisantes railleries contre cette pensée humaine, qui cependant nous cause un si légitime orgueil : le ramollissement cérébrale, par exemple, (la démence sénile ne sera étudiée par Alzheimer que 30 plus tard), et les diverses sortes de folie. Quelques granulations à la surface du cerveau, un atome de fibrine charrié par le sang, et qui, s'arrêtant tout à coup, vient boucher une artériole, ont bientôt raison de la plus riche, de la plus noble des intelligences.

La Pensée insultait à la Matière : la Matière lui rend son insulte, et, victorieuse, un jour la tue. »

Certains trouveront que ce texte a vieilli. Je le leur concède : cette prose est obsolète par la forme et le style ; par le fond peut-être aussi, puisqu'elle distingue, du moins dans un but rhétorique, pensée et matière, alors que l'idée d'une pensée matérielle, émanation d'une simple activité électrochimique du cerveau, s'est vulgarisée au point de se colporter dans les programmes scolaires, sans d'ailleurs améliorer d'aucune manière le fonctionnement des esprits auxquels elle a fini par s'imposer comme une évidence. Mais si cette prose continue de nous parler, c'est précisément par l'esprit, chose rare et même mise à l'index de nos jours. La lucidité et l'amertume s'y allient au sarcasme, pour composer un réquisitoire ironique de la vanité de l'esprit humain aussi bien que de l'iniquité qui la sanctionne au gré des hasards et des caprices de la Nature.

Mais s'il sait être d'une lucidité froide, le médecin est loin d'être insensible à l'humaine misère. En témoigne cet extrait du même *Livre du Néant* :

« Rien n'est froid et sinistre comme la vue de ces longues tables d'amphithéâtre, où sont étendus les pauvres gens que l'on dissèque : ouvriers, charretiers, maçons, malheureuses femmes, jeunes ou vieilles, petits enfants souriants encore et jetés là, si pâles, si beaux, comme un bouquet de fleurs sur un tas d'ordures. Et tous ils dorment d'un grand sommeil, leur sommeil profond, que rien ne trouble, ni le scalpel mordant les chairs, ni la scie déchirant les os, ni le bruit de la rue ou la musique lointaine d'un orgue de barbarie entonnant une chanson obscène. Et l'on pense à leur vie silencieuse, sombre, douloureuse, amère, au peu de joies qu'ils ont connues, à leur peu d'âme et de cerveau, et à ce qu'ils ont pu faire pour mériter cela ! »

Le docteur lui-même est désarmé. Il cède, il craque, dans une exclamation presque naïve qui exprime toute sa tristesse, mêlée d'un sentiment d'iniquité et d'horreur. On songe à un autre docteur en médecine qu'un semblable sentiment d'injustice porta peut-être à soigner gratuitement les pauvres: Louis Ferdinand Céline. Certes, ce dernier a peut-être été amené, au moins en partie, à de tels accès de compassion hippocratique par un penchant morbide. Le besoin de venir en aide aux déshérités, n'auraient été que prétexte pour pouvoir mieux s'immerger dans leur misère sordide. Je pense que si l'écriture de Céline dégouline indéniablement d'une telle délectation, celle-ci n'est pas à l'origine de ses moments d'altruisme ; il me semble que Céline est d'abord un écorché vif, souffrant de l'injustice du monde et de l'absurdité de la vie. Il ne s'en est nourri qu'après coup, ne vomissant l'ordure qu'après en avoir lui-même « dégusté », sur le plan moral et intellectuel du moins.

Il y a deux formes de courage morale : celui d'ouvrir les yeux pour regarder l'horreur en face; celui de les fermer le temps de s'en remettre.

La vie est un jeu léger, mais dans lequel les mises sont lourdes : des vies.

Le médecin est bien placé pour le savoir

Daniel Pisters